N° 774. DIMANCHE 25 JANVIER 1863. 7me année

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 » francs par an. » » 14 » » six mois. » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et Cie, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

24 janvier 1863

Le *Moniteur* ne publie pas aujourd'hui le rapport du général Forey, apporté hier matin par le courrier de la Vera-Cruz. La prise de Puebla n'est point confirmée par les dépêches particulières du *Tampico* arrivé à St-Nazaire.

Le navire *Tampico* arrivé à St-Nazaire, apporte des nouvelles d'Orizaba, qui vont jusqu'au 15 décembre. A cette date, l'armée du général Forey occupait les plateaux, vivant sur le pays et jouissant d'un excellent état sanitaire. Les mulets et autres moyens de transport arrivant de tous côtés, la marche en avant de l'armée n'était plus entravée, de telle sorte qu'il n'y a rien d'improbable dans la prise de Puebla annoncée par les dépêches publiées à Boston sous la date du 25 décembre.

Le *Nord* annonce qu'il y a huit jours, il est parti du ministère des affaires étrangères, à l'adresse du gouvernement de Washington, une note officielle portant la proposition d'un congrès américain, qui serait aux Etats-Unis ce que fut le congrès de Westphalie à l'Allemagne pendant la guerre de trente ans.

L'*Agence Havas* résume ainsi, d'après le *Moniteur*, les raisons qui avaient amené le gouvernement de l'Empereur à demander au vice-roi d'Egypte « la cession momentanée » d'un corps de nègres, destiné à tenir garnison à la Vera-Cruz :

« La feuille officielle rappelle avec un grand à-propos, aux journaux de Londres qui se récrient contre cette demande, que l'Angleterre a fait bien plus que nous, en *recrutant* des soldats égyptiens durant la guerre des Indes, elle aurait pu leur opposer encore l'étrange trafic pratique par les autorités anglaises, dans la Hesse-Electorale, lors de la première guerre de la Grande-Bretagne contre l'Amérique. Ces autorités ne se faisaient pas céder par un prince, des nègres destinés à occuper paisiblement une ville, mais des blancs allemands payés tant par tête, et envoyés sur des champs de bataille d'où l'on savait qu'ils ne devaient plus revenir. »

On a reçu du Caire le résumé d'un discours adressé au nouveau vice-roi par le corps consulaire, ainsi que la réponse de Son Altesse. Nous reproduisons ces informations. Le langage d'Ismaïl Pacha indique la ferme intention de développer par des facilités nouvelles et par un accroissement de sécurité les relations commerciales de l'Egypte avec l'Europe.

D'après une dépêche de Corfou, du 17 janvier, les journaux ioniens protestent énergiquement contre cette assertion que les Ioniens ne veulent point de l'union avec la Grèce. Les démonstrations qui ont eu lieu à Corfou et sur plusieurs autres points des îles prouvent suffisamment le contraire. Ils ajoutent même que si les manifestations n'ont point été partout plus éclatantes, c'est qu'on se méfie des intentions de l'Angleterre.

Des attroupements considérables ont lieu en ce moment dans les bois, sur divers points du royaume de Pologne. On parle de provoquer un soulèvement général par suite du mécontentement qu'ont fait naître les mesures violentes adoptées pour le recrutement.

D'après la *Gazette de la Croix*, le cabinet de Saint-Pétersbourg protesterait contre la candidature du duc de Cobourg, en faisant observer que ce dernier, en sa qualité d'oncle du prince Alfred, est au moins aussi près de la famille royale d'Angleterre que le duc de Leuchtenberg l'est de la famille impériale de Russie.

La *Correspondance générale* de Vienne annonce que les puissances intéressées à la reconstruction de la coupole du Saint-Sépulcre ont chargé d'un commun accord l'architecte russe, Gringel, de la restauration de l'édifice.

Les dépêches les plus récentes de Madrid affirment qu'une forte majorité est assurée au nouveau cabinet, et que le nouveau ministre des affaires étrangères, maréchal Serrano, se montre très désireux d'entretenir de bonnes relations avec la France.

J. REBOUX.

Moniteur du 23 janvier.

PARTIE NON-OFFICIELLE.

Paris, 22 janvier.

L'Empereur fera en personne, le dimanche 25 janvier, à une heure, dans la grande salle du palais du Louvre, la distribution des récompenses accordées aux exposants français qui se sont signalés par leur mérite à la dernière Exposition de Londres.

Voici le texte du projet de loi présenté dans le rapport de MM. de Persigny et Rouher pour secours extraordinaires à distribuer à la classe ouvrière et pour l'exécution de travaux dans les départements industriels.

Ce projet est soumis en ce moment à l'examen du conseil d'Etat :

Art. 1er. Il est ouvert au ministre secrétaire d'Etat au département de l'intérieur, sur l'exercice 1863, un crédit extraordinaire de 2.500.000 francs pour subventions aux travaux d'utilité commerciale et pour secours à distribuer par les institutions de bienfaisance.

Art. 2. Il est ouvert au ministre secrétaire d'Etat au département de l'agriculture, du commerce et des travaux publics un crédit supplémentaire de 2,500.000 fr. applicable à la cinquième section du budget ordinaire de l'exercice 1863, pour l'exécution de travaux dans les départements industriels.

Art. 3. Il sera pourvu à la dépense autorisée par la présente loi au moyen de ressources affectées à l'exercice 1863.

On écrit de New-York, 19 décembre, au *Moniteur* :

« En même temps que le général Burnside assiégeait Fredericksburg, le général Foster avançait dans la Caroline du Nord et dans le Sud de la Virginie, où il était appuyé par une nombreuse flottille, chargée de remonter toutes les rivières accessibles de la Caroline du Nord.

» De ce côté, l'expédition la plus sérieuse a été celle qui est partie de Newbern, se dirigeant sur Goldsboro pour y couper une voie ferrée fort importante. Cette attaque a été vigoureusement repoussée à Kingstonpar le général Evans, à la tête d'un petit nombre de confédérés. Des renforts envoyés en toute hâte au général Evans et qui ne sont arrivés que le lendemain de cet engagement ont achevé de paralyser sur ce point les mouvements de l'armée fédérale.

» Les récens événements n'ont pas peu contribué à ranimer dans le Nord la confiance du parti démocrate. Se plaçant sur le terrain de la souveraineté des Etats, ce parti veut revendiquer cette souveraineté et rendre le gouvernement des Etats-Unis responsable de tous les actes qui ont amené la situation actuelle. Après tant de sacrifices suivis de tant d'insuccès, il s'organise une réaction active. Déjà dans quelques Etats importants, les démocrates ont élu leurs représentants au futur Congrès, leurs gouverneurs et leurs législatures. On assure qu'ils comptent agir énergiquement pour arrêter le Gouvernement dans une voie où ils ne veulent pas le suivre.

» Le parti démocrate est ouvertement favorable à l'idée d'un armistice, pendant lequel les adversaires pourraient négocier et s'entendre pour arriver à une paix définitive.

» Le gouvernement du Sud, de son côté, paraît disposé à une suspension des hostilités. Il est évident en effet, que, s'il résiste en Virginie, il court de grands dangers dans le sud-ouest et le sud-est, que les voies de communication indispensables au mouvement de ses armées peuvent un jour être coupées, et que la ligne du Mississipi est assez gravement compromise.

» Les nouvelles de Charleston dépeignent la situation commerciale de la ville sous les plus tristes couleurs ; quelques rares navires réussissaient seuls à forcer le blocus et à apporter à la place une animation momentanée.

» D'autre part, on a presque généralement abandonné la culture du coton, dont on ne trouvait plus à se défaire et qu'on tient à ne pas laisser tomber au pouvoir des troupes du Nord. Il reste pourtant un approvisionnement considérable dispersé sur les points de l'intérieur les moins exposés. En y comprenant la faible récolte de 1862, on l'évalue à 4 millions 250.000 balles ; mais il ne s'agit que du coton ordinaire connu sous la dénomination de *upland coton*. Quant au coton longue soie, les localités où on le cultivait sont depuis un mois au pouvoir des troupes fédérales. On sait que le gouvernement de Washington a fait cultiver par des noirs fugitifs les plantations tombées entre ses mains, mais on n'a aucune donnée qui permette d'apprécier, même approximativement, la récolte qui a été faite dans la dernière campagne. »

Les bruits qui nous étaient parvenus de Berlin, dit l'*Agence Havas*, sur les intentions énergiques de la majorité des députés sont pleinement confirmés par les dernières dépêches.

« La commission nommée par l'Assemblée n'a point rédigé une adresse ordinaire, suivant l'ordre des idées du discours du Trône, mais une sorte de réquisitoire contre le ministère déclaré violateur de la Constitution.

» Le projet d'adresse, après avoir renouvelé l'assurance de ses sentiments de fidélité pour le roi, présente un historique des faits principaux de la dernière session, et en tire cette conclusion que les ministres gouvernent sans budget légal, décrétant même les dépenses que le pouvoir législatif avait formellement rejetées; que la Prusse entière voit cet état de choses avec le plus vif regret et se range du côté de ses représentants, tandis qu'une faible minorité, encouragée par le ministère, articule au pied du trône « de grossières diffamations contre la représentation nationale.

« L'ancienne fraction libérale dirigée par M. de Vincke a refusé d'avoir aucun contrat avec la commission, mais on ne pense pas moins que ses quelques membres voteront eux-mêmes l'adresse, tant l'animation des esprits est devenue grande parmi les parlementaires.

» Il ne faut donc espérer aucun amendement, aucune transaction, et l'on en conclut que la querelle, en étant arrivée à ses derniers termes, il faut que la couronne avise. »

Le *Constitutionnel* a reçu de Washington, le 2 janvier, une correspondance dont nous extrayons les passages suivants :

. . . . . .

« Après l'affaire de Fredericksburg, le Sénat ordonna une enquête sur les causes de ce désastre, et le général Burnside, dont le Président avait refusé la démission, fut entendu par une commission. Il est à remarquer que, dans les détails publiés sur cette intéressante enquête, on a laissé en blanc le nombre d'hommes engagés dans la lutte !

. . . . . .

» Le gouvernement de Richmond offre du coton pour l'Europe; il l'offre à la condition que ce coton ne passera pas par le Nord et qu'il sera transporté directement en Europe.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 25 JANVIER 1863.

— N° 29. —

LES DEUX FRÈRES.

CHAPITRE XXIII.

(Voir notre numéro du 9 janvier).

« Sois le bienvenu, sois le bienvenu, mon bon ami ! Ah ! tiens, le baron Silbersparre ! »

Ces paroles, modulées du ton le plus aimable, s'échappaient de la bouche de madame la baillive, debout sur le grand escalier et agitant son mouchoir, au moment où la berline de voyage entrait dans la vaste cour de Forshalla.

Hortense, devançant sa mère, courut se jeter au cou du bailli, à sa descente de voiture.

« Allons, mon enfant, te voilà fraîche et bien portante, à ce que je vois; comment t'es-tu trouvée de ta solitude ?

— Hélas ! l'abnégation est le lot de la femme, répondit-elle d'un ton badin. Tu vois cependant, cher père, que je suis parvenue à supporter ton absence, bien que la longue maladie du baron Silbersparre m'ait causé, je l'avoue, un véritable chagrin. Monsieur le baron, vous êtes réellement bien changé !... Tiens, voilà Lidner ! ajouta-t-elle en battant des mains quand elle vit paraître la charrette qu'il occupait avec l'huissier, laquelle s'arrêta à une distance respectueuse de la berline.

« Bon Dieu ! avez-vous été malade aussi ? ou n'avez-vous pas eu occasion de pêcher ? » demanda-t-elle ensuite au pauvre Lidner, avec un intérêt visible et un sourire d'ange.

Il s'inclina à plusieurs reprises presque jusqu'à terre et répondit d'un ton à la fois humble et triomphant :

« Pardon, mademoiselle, j'ai eu le bonheur de pêcher et je rapporte bien des livres de brochet ; mais c'est monsieur Gothard qui m'a procuré ce plaisir.

— Ah ! monsieur Bundler ! »

Alors seulement les yeux d'Hortense cherchèrent notre héros qui était resté dans la cour, attendant aussi un regard ; la baillive avait déjà emmené au salon le baron et son mari.

« Suis-je enfin assez heureux pour obtenir à mon tour un coup d'œil ? demanda Gothard d'un ton un peu piqué. Il est vrai que, de toute justice, les anciennes connaissances passent encore avant les nouvelles. Je n'ai pas le droit de m'en plaindre.

— Je le pense, répondit-elle d'un air espiègle. Un peu de modestie sied fort bien aux hommes.

— Oui, à ceux dont la principale étude est de plaire aux dames.

— N'êtes-vous pas tous dans ce cas-là ? dit-elle avec une feinte surprise.

— Non, Dieu merci ! chaque chose a son temps, sans en excepter la période de sensiblerie où les hommes mettent leur suprême honneur à se faire bien venir des dames. Un autre idéal nous occupe aujourd'hui, et une fois nos pensées et nos efforts dirigés vers un but plus élevé, la première place n'appartient plus que rarement à la femme.

— Tiens ! en vérité ! »

Et Hortense, avec sa grâce innée, secoua la tête pour écarter ses boucles de son beau front.

« Il y a pourtant des exceptions, comme je viens de vous le faire remarquer, reprit Gothard en souriant ; sans cela, nous retomberions dans la barbarie.

— Ne montez-vous donc pas, enfans ? demanda le bailli par la fenêtre. Je crois que vous vous querellez pour fêter notre retour.

— Ah ! ce n'est rien, petit père ! »

Hortense fit volte-face et monta quatre à quatre.

Gothard protesta de l'air le plus aimable qu'il ne pouvait se présenter devant madame sa tante sans avoir changé de toilette. Le bailli eut beau dire : « Tu plaisantes ! Qu'est-ce que toutes ces façons-là ? Viens donc prendre le café ! » Le jeune homme courut à sa chambre, jeta son habit dans un coin du sopha, son gilet dans l'autre, et s'écria :

« Morbleu ! qu'elle est jolie ! Elle ne fera pourtant pas ma conquête ; non, ma foi ! J'espère qu'elle le sait bien, quoique le sourire mutin qu'elle m'adressait en montant l'escalier semble annoncer le contraire. »

Pendant que cette petite scène se passait dans la cour, la baillive fesait la charmante, comblait Charles d'attentions, et s'empressait de prévenir jusqu'aux moindres désirs qu'elle croyait lire dans ses yeux. Il arrivait avec le bailli, conséquemment sur invitation de ce dernier; c'était un heureux symptôme qui autorisait madame Thorsen aux plus belles espérances. Aussi oublia-t-elle tout à coup les fières réponses dont elle avait résolu de terrifier l'orgueil des Silbersparre, si jamais un membre de cette famille osait encore approcher d'elle. Au reste, le baron ne paraissait guère sensible à tous ces soins : grave et silencieux, il les recevait avec une espèce de dignité calme.

Le bailli, qui pénétrait les plans de sa femme, prenait plaisir à accroître encore ses illusions. Il avait des idées particulières, et une certaine bienveillance, un vif intérêt pour le pauvre Charles, dont Gothard lui avait si éloquemment dépeint la position affligeante, l'engageaient à montrer au jeune baron des égards que la baillive ne pouvait interpréter que d'une seule manière. Elle s'en réjouissait donc en secret de toute son âme, et depuis des années sa physionomie n'avait pas eu cette expression de bonheur qu'on y remarquait aujourd'hui, surtout au moment où son mari engagea le baron à passer la nuit à Forshalla.

Mais ce fut en vain; l'affectueuse prière d'Hortense elle-même n'obtint pour réponse qu'un triste sourire de refus, et Charles partit accompagné de l'infatigable Lidner. Quand il rentra dans son Walby delabre, dernier refuge de sa malheureuse famille, un léger frisson le saisit. S'arrachant avec peine aux caresses et aux questions pressantes des siens, il gagna enfin sa chambre et son lit, en proie à une lassitude physique et morale qui apporta bientôt un peu de calme à son esprit agité.

Charles avait subi bien des épreuves ; il avait combattu comme un homme sans cesse en lutte avec la fortune ennemie, tout le bras le repousse inexorablement à chaque pas qu'il croit avoir fait. Mais à la fin devait nécessairement se produire une de ces trêves pendant lesquelles l'âme affaissée se repose pour rassembler de nouvelles forces contre de nouveaux coups du sort. Charles se trouvait dans cet état, et une seule de ses douleurs veillait, muette et silencieuse, pendant que l'autre était assoupie.

Le lendemain matin, au moment où Gothard s'habillait pour le déjeuner, le bailli entra dans sa chambre, une lettre cachetée de noir à la main.

« C'en est donc fait ! s'écria Gothard en pâlissant ; le digne homme, le noble et excellent citoyen n'est plus ! Les cœurs reconnaissants de ceux qu'il a secourus dans leurs besoins consacreront bien des soupirs à sa mémoire ! Donnez-moi la lettre, oncle. »

Cette lettre, qui était du docteur Bundler, renfermait, outre la triste nouvelle, le document demandé par son fils, revêtu de la signature d'Hermann, et un plein pouvoir pour Gothard Bundler de retirer des mains de Fuselberg tous les actes relatifs à la créance sur Walby, la mort du créancier ayant changé la face de l'affaire. Hermann n'avait joint à cette lettre que les quelques lignes suivantes :

« Cher frère !

» Dans l'état où je me trouve actuellement, je ne puis que t'exprimer combien » je te suis reconnaissant de ta confiance » en feu mon père ainsi qu'en mon honneur. La pièce ci-jointe la justifiera. » Assure le baron Silbersparre de mon es-